



Quel peuplement dans l'Adrar des Iforas (Mali) et dans l'Aïr (Niger) depuis l'apparition des chars ?

Christian Dupuy

► To cite this version:

Christian Dupuy. Quel peuplement dans l'Adrar des Iforas (Mali) et dans l'Aïr (Niger) depuis l'apparition des chars ?. Bulletin : Société d'études et de recherches préhistoriques Les Eyzies, 2011, 60, pp.25-48. halshs-00624542

HAL Id: halshs-00624542

<https://shs.hal.science/halshs-00624542>

Submitted on 20 Sep 2011

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Quel peuplement dans l'Adrar des Iforas (Mali) et dans l'Aïr (Niger) depuis l'apparition des chars ?

Introduction

Selon une thèse qui s'est élaborée en plusieurs étapes au cours du XX^e siècle et qui est de nos jours largement acceptée, des « guerriers libyens » appelés aussi parfois « Berbères », « Protoberbères », « Paléoberbères », « Garamantes », « Libyco-berbères », forts de leur maîtrise à mener des chevaux à l'attelage, auraient imposé leur domination dans l'Adrar des Iforas et dans l'Aïr plusieurs siècles avant l'ère chrétienne. Ces deux massifs situés respectivement dans le nord du Mali et dans le nord du Niger auraient alors intégré le domaine berbère. Les Touaregs présents à ces latitudes, locuteurs d'une langue berbère à laquelle ils donnent le nom de *tamahaq*, *tamacheq* ou *tamayert*, descendraient de cette population à charrerie qui aurait réduit en esclavage ou acculturé ou bien repoussé vers le sud les lointains représentants des autres communautés sociolinguistiques ouest-africaines. Les connaissances actuelles militent-elles en faveur de cette histoire ? Pour en juger, il importe de présenter, en premier lieu, les données ayant permis sa construction, avant de s'interroger sur sa pertinence au regard des informations archéologiques aujourd'hui disponibles.

1. Les ancêtres des Touaregs, auteurs d'un art rupestre « libyco-berbère » d'après les recherches du premier tiers du XX^e siècle

De 1898, année du premier signalement de gravures rupestres dans l'Aïr, jusqu'au début des années 1930, moment où sont découvertes des figurations de chars dans l'Adrar des Iforas et ses alentours, les gravures rupestres du Sahara méridional sont attribuées à l'unanimité aux ancêtres des Touaregs (Bary 1898, Foureau 1902 & 1905, Chudeau 1907, Cortier 1908, Zeltner 1916, Rodd 1926 & 1928). Trois observations encouragent cette assimilation : les figures de guerriers porteurs de plusieurs javelots et d'habits bien couvrants – deux traditions prisées par les Touaregs –, les dessins de dromadaires – l'élevage de ces animaux étant privilégié par les Touaregs –, et, plus encore, l'existence à leurs côtés d'inscriptions constituées de signes comparables aux *tifinagh* dont se sert ce peuple pasteur pour transcrire sur divers supports (roche, sable, papier, bois, métal, os, cuir...) quelques messages dans sa langue berbère. Les figures souvent empreintes de schématisme sont appelées de façon péjorative « graffiti » et

affublées de l'adjectif composé « libyco-berbères ». Le préfixe « libyco » fait référence aux inscriptions libyques de l'Antiquité nord-africaine apparentées sur le plan graphique aux écritures gravées sur les rochers, tandis que le radical « berbère » renvoie à la langue des Touaregs.

En 1908, E. F. Gautier avance la thèse d'une permanence multiséculaire des traditions berbères sur un espace allant de l'Afrique méditerranéenne au Sahel. Ainsi écrit-t-il : « Le Berbère est étonnamment conservateur... Le Touareg cavalier du Niger conserve encore aujourd'hui dans ses traits essentiels l'armement des stèles du Musée d'Alger : les javelots qu'il lance avec une adresse stupéfiante » (p. 120). Les stèles en question sont celles du groupe d'Abizar de l'époque antique, décorées de gravures de cavaliers associées à des inscriptions libyques. En 1926, le lieutenant Demoulin souligne « les grandes analogies entre les gravures de l'Atlas et celles du pays touareg malgré quelques différences de facture qui démontrent qu'elles sont l'œuvre de gens de même race » (p. 4). Cet art « libyco-berbère » est supposé s'exprimer à partir des IV^e-V^e siècles apr. J.-C., époque charnière au cours de laquelle le dromadaire commence à être utilisé en Afrique du Nord comme monture par des guerriers.

En 1928, s'appuyant sur un large éventail de représentations gravées dans l'Aïr, Fr. Rodd conclut que les graveurs appartenaient à un groupe qui pratiquait l'élevage des bovins, côtoyait des espèces de la grande faune sauvage (éléphants, girafes, autruches), montait des chevaux et des dromadaires et se servait d'un alphabet apparenté à celui des Touaregs. L'auteur identifie les appendices rayonnants sur les têtes des guerriers armés de javelots et de boucliers, à des plumes d'autruches et à des mèches de cheveux qualifiées de « libyennes », car rapprochées de celles qu'arboraient les peuples de l'ouest et du nord de la vallée du Nil au temps des pharaons, peuples alors bien connus grâce au livre *The Eastern Libyans* publié par O. Bates en 1914. L'Aïr se trouve ainsi mis en relation culturelle avec la vallée du Nil *via* le Sahara central.

En réalité, les données aujourd'hui disponibles révèlent que le port de plumes d'autruche n'a rien de spécifiquement « libyen ». Nombre de couronnes des rois, des reines et des divinités de l'Égypte dynastique en sont ornées. Les coiffes des Nubiens du Nouvel Empire en arborent également, tandis que certains « Libyens » figurés à leurs côtés en sont parfois dépourvus. Notons en outre que ce type de parure est prisé de nos jours dans de multiples régions, par exemple en Afrique de l'Ouest chez les Peuls *woodabé*, de même qu'en Afrique de l'Est, chez les Massaïs, Koumis, Karos, Turkanas, Pokots, Hamars... Du fait de sa vaste distribution, cette parure ne peut servir de marqueur identitaire. Un autre élément d'apparat est aussi parfois utilisé pour identifier les figurations humaines du Sahara à des « Libyens » : le « baudrier », par référence aux bandes de cuir ou d'étoffe portées croisées sur le torse par quelques dignitaires libyens de l'époque des pharaons. En fait, l'emploi du mot « baudrier » est inapproprié puisque, sur les représentations, cet équipement ne soutient ni sabre, ni épée. Il s'agit en réalité d'une parure de corps ou d'une pièce de vêtement semblable à celle que l'on voit quelquefois portée par les Touaregs et les Peuls de l'Ouest africain, ou bien par les Samburus de l'Est africain. A l'instar de la plume d'autruche, cet atour se trouve prisé dans des régions très éloignées les unes des autres et dans des contextes culturels variés. Par conséquent, sa figuration ne peut permettre d'assigner une identité sociolinguistique précise aux personnages qui en sont porteurs.

2. Les « guerriers libyens », conducteurs de chars d'H. Lhote

Le début des années 1930 est marqué par les découvertes inattendues de figurations de chars dans l'art rupestre du Sahara. En 1934, Paulo Graziosi consacre un article à ces dessins d'engins roulants – le premier du genre – en s'intéressant plus précisément aux gravures de quadriges du Fezzan relevées par ses soins. Il cite dans son étude Hérodote (449 av. J.-C.), en

particulier les passages de l'auteur grec qui mentionnent que « les Garamantes font la chasse aux Ethiopiens troglodytes sur leurs chars à quatre chevaux... » et qui ajoute plus loin que « c'est des Libyens que les Grecs ont appris à atteler à quatre chevaux... ». Ces indications le conduisent à qualifier les quadriges de « garamantiques » et à identifier les cochers à des « Libyens garamantes ». L'année suivante, M. Reygasse applique ces mêmes termes aux attelages peints et gravés de l'oued Djerat relevés quelque temps plus tôt par le lieutenant Lanney et le lieutenant-colonel Brenans, bien qu'il s'agisse ici de biges et non pas de quadriges. Mais M. Reygasse fait aussi preuve d'originalité en rapprochant du style « mycénien » l'attitude des chevaux figurés pattes avant et arrière en extension suivant une attitude irréaliste qualifiée de « galop volant ». L'analogie le conduit à dater ces dessins de la fin du II^e millénaire av. J.-C. L'année suivante, R. Perret (1936) emprunte à son tour la piste égéenne. Se référant aux chroniques de guerre égyptiennes des XIII^e–XII^e siècles av. J.-C. qui font état de coalitions entre Libyens et peuples de la Méditerranée, il imagine que des guerriers natifs de la Tassili-n-Ajjer, engagés comme mercenaires aux côtés d'Égéens pour combattre les Egyptiens, auraient figuré, une fois de retour au pays, quelques biges dans le style mycénien auquel ils auraient été initiés, et ce, en souvenir des attelages qu'ils auraient vu rouler lors des batailles menées contre les armées des pharaons. En 1937, E. F. Gautier, soutenant déjà trente années plus tôt l'idée d'une permanence berbère au Sahara, réajuste sa thèse à l'état des connaissances du moment : selon lui, les cochers figurés dans la Tassili-n-Ajjer seraient d'« anciens Libyens » équipés de véhicules mycéniens, Libyens dont descendraient les Garamantes, eux-mêmes ancêtres des Touaregs. Le dossier reste en l'état, sur fond de guerre mondiale, jusqu'à la fin des années 1940.

En 1949, H. Lhote publie la gravure d'un char qu'il avait relevée en 1935 au puits d'Arli dans l'Adrar des Iforas, ainsi que les peintures de biges découvertes plus au nord au cours de la même mission sous l'abri de Tim-Missao dans les Tassilis ouan Ahaggar. Il fait alors observer que les stations d'art rupestre avec chars se placent sur une « ligne continue allant du Fezzan au Soudan, aux extrémités de laquelle se trouve, d'une part, Garama, l'antique capitale des Libyens garamantes, d'autre part, Tademekka (ville médiévale de l'Adrar des Iforas, appelée aussi Essouk, abandonnée au XIV^e siècle), l'ancienne capitale des Touaregs soudanais ». En 1952, après avoir versé comme nouvelles pièces au dossier ses récentes découvertes de gravures de chars dans l'Ahaggar, il précise : « C'est vraisemblablement par le canal de quelques groupes de guerriers crétois qui, après leurs échecs d'attaques menées contre l'Égypte, de connivence avec les autochtones libyens, se retirèrent avec ceux-ci dans les rochers du (de la) Tassili-n-Ajjer. Cette époque est marquée par une extension considérable des populations blanches – libyennes – à l'intérieur du Sahara, qui, grâce à leurs chars, ont atteint le Niger plusieurs siècles avant l'ère chrétienne. » (p. 84-85). Et de poursuivre l'année suivante : « cette répartition (géographique des dessins de char) reflète un mouvement d'expansion d'une population conquérante... Le nom des Garamantes vient tout naturellement à l'esprit » (1953 : 1177). Dès lors les figurations de chars vont recouvrir une valeur clé dans son esprit. Multipliant les relevés de gravures rupestres dans l'Aïr au cours des années 1970 et tirant argument de la vingtaine de gravures de chars qu'il découvre au cours de ses missions, il conclut en 1987 : « Cet art rupestre de l'Aïr reflète la prise de possession du pays par des envahisseurs... la poussée de tribus libyennes... dont l'expansion vers le sud du Sahara s'est opérée sur plusieurs siècles avant le début de l'ère chrétienne... Ces gravures font partie du même ensemble que celui du Sahara central, celui du cheval et du guerrier aux javelots et au bouclier rond... dont les descendants sont les Touaregs d'aujourd'hui » (p. 278-279). Ainsi H. Lhote rejoint la thèse des pionniers qui assimilaient les graveurs de l'Aïr et de l'Adrar des Iforas aux ancêtres des Touaregs, en reculant toutefois leur arrivée de plusieurs siècles du fait des gravures de chars et en appelant « Libyens » ces premiers Berbères.

3. Les « équidiens » berbérophones de G. Camps

En 1988, tenant compte de l'ensemble des figurations de chars recensées au Sahara, G. Camps constate que leur répartition recouvre celle de la toponymie berbère et des inscriptions libyques, puis *tifinagh* ; ce qui l'engage à soutenir que « berbérophonie ancienne et charrerie vont de pair au Sahara », et à préciser : « Il est donc tentant de mettre en parallèle l'arrivée des Berbères au Sahara et l'introduction dans ces régions du cheval et du char. » (p. 57-58). Nous reviendrons plus loin sur cette relation supposée univoque entre peuplement berbère et charrerie.

En attendant, il importe de souligner que, dans son œuvre imposante consacrée aux Berbères, G. Camps utilise le terme d'« Équidiens » pour désigner les éleveurs de chevaux du Sahara de l'époque des chars ; ce terme avait été proposé, en 1952, par l'Abbé H. Breuil. En revanche, Camps n'emploie jamais celui de « Libyens » privilégié par H. Lhote et nombre d'auteurs, dont je ne fais pas partie, contrairement à ce qu'écrivent à plusieurs reprises Y. et C. Gauthier (2003 & 2008). Pour information, c'est A. Muzzolini (1995) qui, en un raccourci très contestable, considère que les « gravures stylisées de la phase moyenne de l'Adrar des Iforas » (mes termes, Dupuy 1991) « sont strictement la même chose que les figurations de l'école du guerrier libyen » (p. 311).

Les raisons qui devraient motiver le rejet du mot « Libyen » de la terminologie saharienne sont nombreuses. Les multiples acceptions qui lui furent accordées durant l'antiquité égyptienne et nord-africaine en sont une. L'étymologie de ce mot est dressée par K. Zimmermann (2008) dans les notices « Lebou/Libou », « Libye (antique) » et « Libyens » de l'*Encyclopédie berbère*. Résumons brièvement ses propos. La première transcription du nom *Libyen* est égyptienne ; elle remonte au règne de Ramsès II (XIII^e av. J.-C.) : les Rbw = Lebou/Libou (= « Libyens » en français) désignent alors un peuple évoluant au nord et à l'ouest de la vallée du Nil aux côtés d'autres peuples d'éleveurs. Les dernières mentions égyptiennes de cet ethnique dans le delta du Nil coïncident à peu près avec la naissance de l'épopée homérique au VIII^e siècle av. J.-C. Les Grecs désignent dès lors par « Libyens » les habitants de l'Afrique du Nord au sens large (vallée du Nil exclue), c'est-à-dire dans les limites géographiques du continent africain connues d'eux. C'est cette signification que donne Hérodote à ce mot au V^e siècle av. J.-C. Par la suite, les historiens des guerres puniques, notamment Polybe, considèrent comme « Libyens » tous ceux qui se retrouvèrent dans la lutte contre Carthage. Plus tard, les Carthaginois eux-mêmes, à l'instar d'Hannibal, devinrent « Libyens ». C'est dire combien la signification du terme « Libyen » a fluctué au cours des siècles sans jamais avoir servi à nommer un peuple à charrerie du Sahara méridional. Identifier à des « Libyens » les graveurs de l'Adrar des Iforas et de l'Aïr s'avère par conséquent inopportun. A cela il faut ajouter que les données présentées plus loin conduisent à s'interroger sur la réalité d'une hégémonie berbère à l'époque des chars sur le quart nord-ouest du continent africain. Cette incertitude devrait inciter encore plus à l'abandon de ce terme afin de ne pas encourager inutilement les Touaregs à parler de « leurs ancêtres les Libyens » ; cette assimilation réductrice, sinon erronée, ne valant guère mieux que la pauvre expression française « nos ancêtres les Gaulois ».

4. La « culture d'Iwelen » de J.-P. Roset

Cet historique serait incomplet si j'omettais de présenter les résultats des fouilles archéologiques menées dans les années 1980 par J.-P. Roset et F. Paris à Iwelen, au nord-est de l'Aïr. Le gisement d'Iwelen comprend des vestiges d'occupation humaine dans une terrasse en fond de vallée avec, sur les collines granitiques alentour, des dizaines de sépultures monumentales et des centaines de gravures rupestres, parmi lesquelles se trouve figuré un bige.

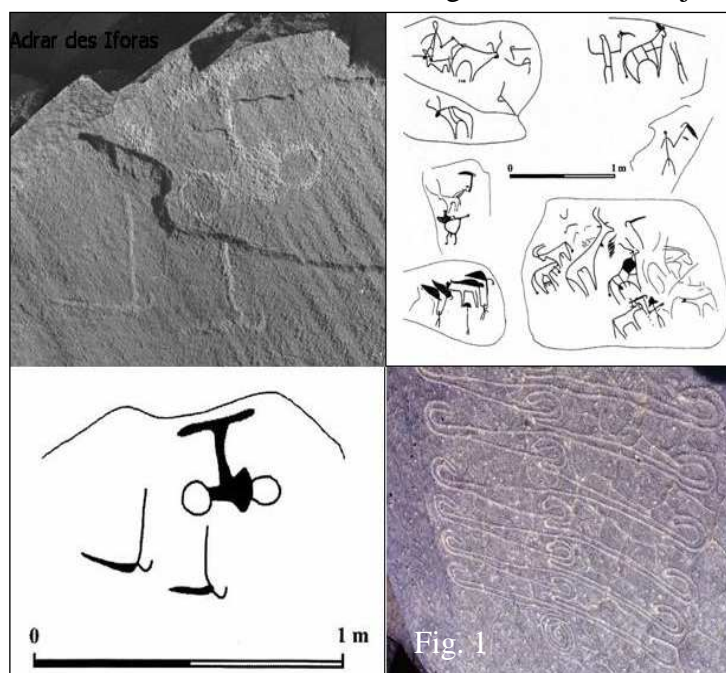
Plusieurs sondages sur les zones d'habitat ont permis la mise au jour d'une vingtaine de pointes de lance en cuivre identiques à celles gravées sur les rochers avoisinants, dans les mains de personnages aux corps et aux têtes traités de face. J.-P. Roset (2007) date la « culture d'Iwelen » (son expression) des deux derniers millénaires av. J.-C. d'après les âges C¹⁴ obtenus, d'une part, sur des charbons de bois issus des sondages et, d'autre part, sur la bioapatite des os humains exhumés des tumulus à cratère fouillés par F. Paris (1990 & 1996). Cette culture témoignerait de l'arrivée d'une population nouvelle d'origine septentrionale en possession de récipients de terre cuite et d'un outillage de pierre sans affinité avec ceux du Néolithique, population auteur d'un art rupestre que « rien n'annonçait dans l'Aïr... En revanche, on suit assez bien l'évolution des gravures postérieures au style qui se met en place dans la station d'Iwelen... Jusqu'aux dernières, la figure de l'homme reste structurée comme antérieurement, c'est-à-dire dessinée de face et figée dans une symétrie quasi-totale. Puis le cheval tenu par la bride fait son apparition et bientôt apparaissent des personnages qui sont représentés le bas du visage voilé, en même temps que les inscriptions en caractères *tifinagh*. Nous sommes parvenus dans le monde des Touaregs » (Roset 2007, p. 132-134). Cette filiation iconographique et la valeur attribuée à la « culture d'Iwelen » seront discutées plus loin.

5. Nouvelles données, nouvelles interprétations

Les relevés systématiques de gravures que j'ai effectués au cours des années 1980 dans trois stations d'art rupestre du sud de l'Aïr, relevés regroupant au total près d'un millier de figurations et inscriptions, puis dans six vallées successives du versant nord-occidental de l'Adrar des Iforas en comprenant près de huit mille, posent en des termes nouveaux les questions de l'identité sociolinguistique et du devenir de leurs auteurs. Parallèlement, la répartition latitudinale des sites archéologiques fouillés depuis les années 1980 dans la zone sahélienne comprise entre le Lac Tchad et la bordure atlantique et les datations s'y rapportant, conduisent, elles aussi, à s'interroger sur la composition du peuplement sud-saharien depuis l'apparition des chars.

5.1 – Divers peuples à charrerie impliqués dans un vaste réseau d'échanges au II^e millénaire av. J.-C.

Sur les cent dix figures de chars aujourd'hui inventoriées dans les gravures de

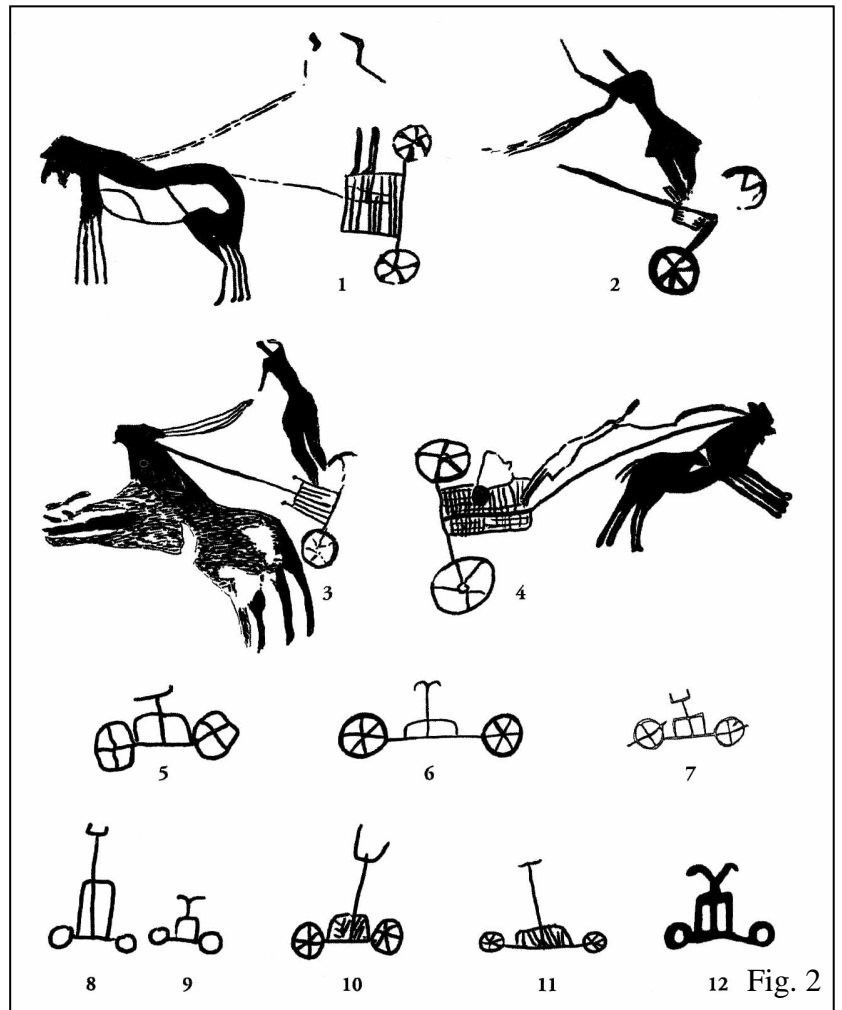


l'Adrar des Iforas et de l'Aïr, seulement six sont associées sur cinq parois distinctes à des chevaux et à des porteurs de lance (Dupuy 2006, Lhote 1982, Muzzolini 1988, Roset 2007). La trilogie « char – cheval – porteur de lance », supposée témoigner de l'arrivée d'un peuplement berbère dans le sud du Sahara s'avère par conséquent très marginale. Les autres chars sont figurés en une trentaine de lieux différents. La plupart sont dételés, quelques-uns tirés par deux bœufs de front, mais jamais conduits. Tous sont intégrés dans des expressions dominées par les taurins, les autruches et les girafes. Du mufle de ces dernières est parfois dessiné un trait jusqu'à la main ou sur la tête de

petits personnages. D'une manière générale, les figures humaines sont discrètes. Cette discrétion

tient à leur faible nombre, à leur style épuré et à leur taille, réduite à quelques dizaines de centimètres. Leurs coiffures, parures ou vêtements ne sont pas détaillés. Leurs armes, très rarement figurées, sont des arcs au bois plus ou moins flexueux ou des objets courbes : les exemplaires gravés dans l'Aïr s'apparentent à de simples crosses, tandis que ceux dessinés dans l'Adrar des Iforas ont des formes complexes. Ils apparaissent soit brandis à bout de bras par des humains miniaturisés, soit isolés ou groupés par paire ou par trois (fig. 1). Les lames sont pourvues d'un crochet à leur base. Leurs profils variés – foliacé, triangulaire, en croissant ou en demi-lune – suggèrent l'emploi d'un métal. L'originalité de leur forme plaide en faveur d'une fabrication locale que devraient révéler les explorations archéologiques à venir. Aucune figuration d'objet métallique de ce type n'a été découverte jusqu'ici dans les expressions schématiques riches de taurins, d'autruches et de girafes de l'Aïr. Ces divers éléments engagent à dater cet art rupestre à prédominance animalière du Néolithique final et celui qui lui est apparenté dans l'Adrar des Iforas des débuts de l'âge des métaux. Cette transition s'opère probablement au cours du II^e millénaire av. J.-C. d'après les datations des plus anciens vestiges de métallurgie du cuivre mis au jour dans l'Aïr et ses environs (Grébénart 1988, Paris *et al.* 1992, Roset 2007). Cette chronologie est plutôt bien confirmée par une famille de motifs particuliers gravés en quelques exemplaires dans l'Adrar des Iforas et dans des régions plus septentrionales – cruciformes, spirales développées en méandre, cercles concentriques du centre desquels s'échappent des faisceaux de courbes parallèles, bœufs à bosse, ovales à double ponctuation –, lesquels motifs par leur singularité et leur spécificité attestent l'existence de relations à longue distance à travers le Sahara et, plus loin, avec les pays du bassin méditerranéen et de la façade atlantique du II^e millénaire av. J.-C. (Dupuy 1994, 2006 & 2010).

Des figurations particulières de chars assoient un peu plus cette hypothèse d'interactions culturelles sur de larges espaces. Les véhicules réunis par paire l'un devant l'autre gravés à Imeden dans l'Adrar des Iforas ont des équivalences, en gravure, au voisinage de l'Adrar mauritanien (Vernet 1993), dans le Sahara atlantique (Pellicer & Acosta 1972), au sud et au sud-est du Maroc (Rodrigue & Gauthier 2009, Meunier & Alain 1956) de même qu'en peinture, dans la Tassili-n-Ajjer (Lajoux 1962). Et ce n'est pas tout. Des exemplaires de chars à timon unique et plate-forme rectangulaire placée devant l'essieu à l'image de ceux relevés dans l'Adrar des Iforas et dans l'Aïr se retrouvent peints dans les massifs du Sahara central et gravés dans l'Atlas sud-oranais, le Haut Atlas marocain, le Sahara atlantique et le Fezzan. Les peintures les plus détaillées révèlent que les plates-formes de ces véhicules étaient laissées nues (fig. 2), contrairement à



12 Fig. 2

celles des chars de l'Europe méridionale, du Proche-Orient et de l'Égypte qui, elles, étaient équipées d'un garde-corps du type caisse ou rambarde ou tablier vertical... Cette originalité de la charrerie saharienne (d'autres particularités existent que nous ne pouvons présenter dans le cadre de cette étude) témoigne de l'existence d'ateliers de charrons à l'Ouest de la vallée du Nil. Ces artisans travaillaient pour satisfaire à une large demande si l'on en juge simplement par la distribution géographique considérable des chars à plate-forme rectangulaire laissée nue. Que cette demande ait été exclusivement berbère serait surprenant ! En effet, la diversité des expressions rupestres dans lesquelles s'intègrent ces chars plaide en faveur non pas d'un peuple à culture unifiée, mais d'une mosaïque de populations à charrerie animées de préoccupations différentes.

Cette position s'éloigne de la thèse usuelle. Pour nombre d'analystes, les variations stylistiques et thématiques avérées à l'époque des chars résultent de décalages chronologiques, et non pas d'appartenances culturelles distinctes de leurs auteurs. Selon eux, les peintures d'attelages du Sahara central, parce que souvent détaillées, sont nécessairement plus anciennes que les gravures de chars du Sahara méridional, objets d'une schématisation parfois très poussée. Ces analystes adhèrent ainsi, plus ou moins consciemment, au postulat selon lequel tout art figuratif évoluerait irrémédiablement du réalisme vers des niveaux d'abstraction de plus en plus élevés. Deux faits relatifs à l'art rupestre de l'époque des chars contrarient cette théorie. Le premier réside dans la présence d'une gravure de spirale développée en méandres sur une dalle à Asenkafa dans l'Adrar des Iforas en surplomb d'une paroi décorée de deux chars dételés (Dupuy 1995 et fig. 1). Une spirale traitée de manière identique se retrouve peinte à plus de 800 km au nord-est d'Asenkafa, sous l'abri de Weiresen dans la Tassili-n-Ajjer, aux côtés de deux chars attelés à des chevaux traités dans le style du « galop volant » (Kunz 1982 et fig. 3). Le ton de couleur uniforme de l'ocre employée pour ces peintures et la similitude de facture des traits ne laissent guère de doute quant à leur contemporanéité. Aucun attelage ni aucune composition qui puisse être rapproché(e)

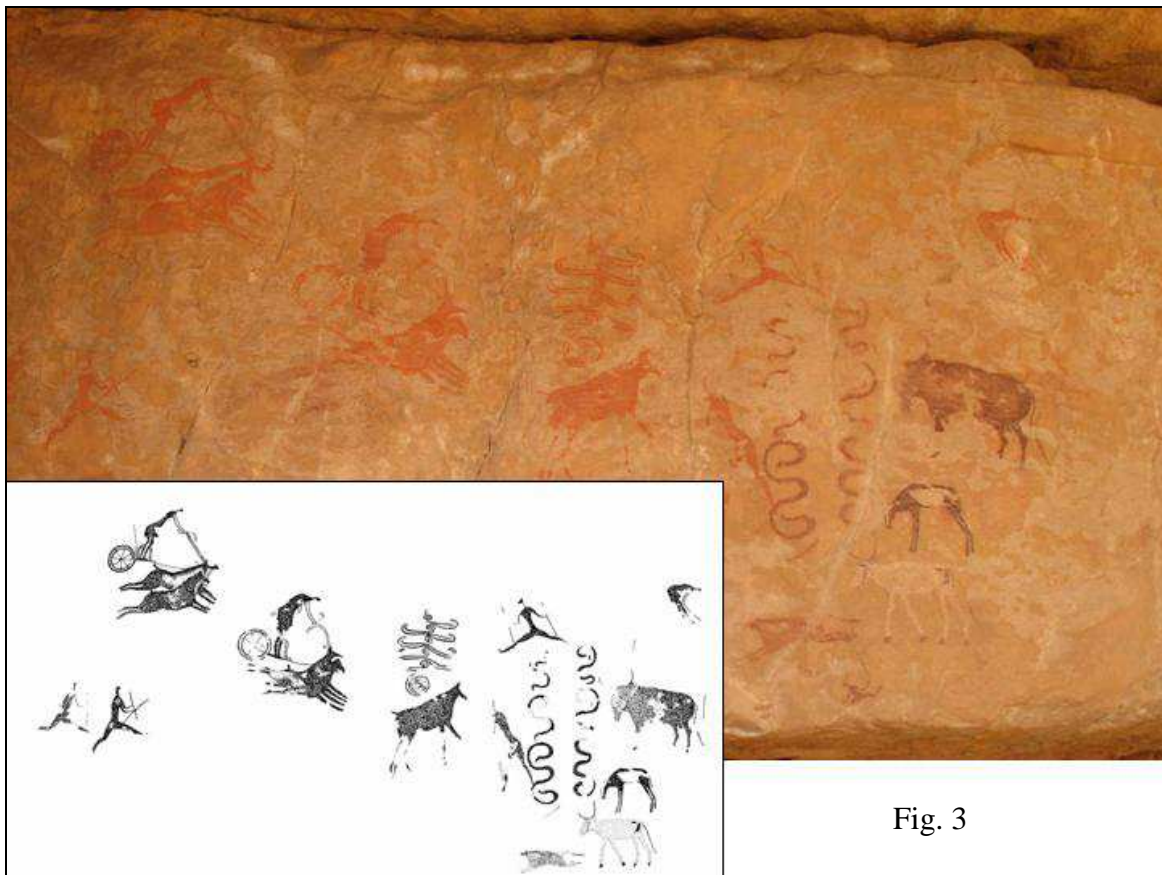
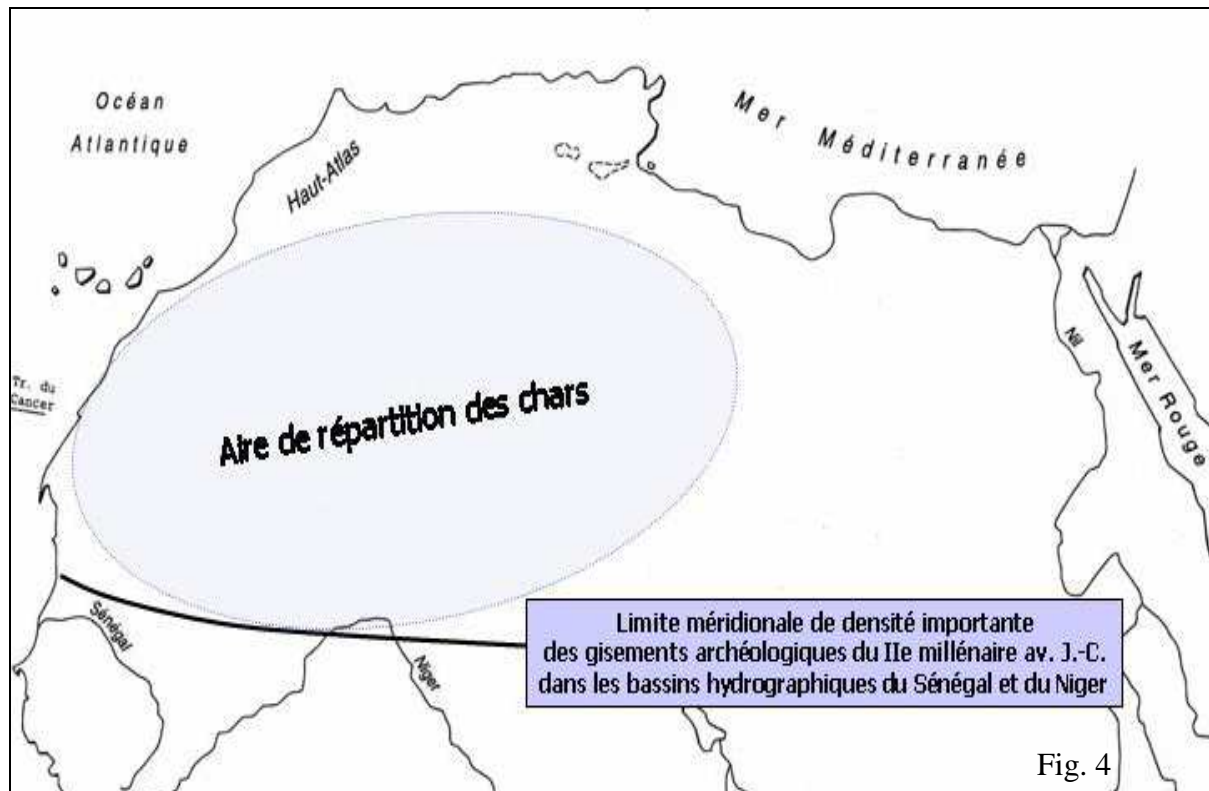


Fig. 3

de la Tassili-n-Ajjer n'est connu(e) dans l'Adrar des Iforas. Et pourtant le motif combien spécifique de la spirale développée en méandres sous-tend une proximité chronologique. Le deuxième fait jouant à l'encontre du postulat énoncé ci-dessus a trait aux gravures et aux peintures de files de chars que l'on peut considérer comme sensiblement contemporaines eu égard à leur originalité. Or, celles-ci présentent des factures différentes et se trouvent intégrées dans des contextes iconographiques distincts. Cette situation me semble, ici encore, significative de la distance culturelle qui séparait leurs auteurs respectifs, plutôt que révélatrice de multiples anachronismes régionaux à l'intérieur d'un vaste espace berbère. Bref, ces éléments n'abondent guère en faveur de la thèse d'une charrerie saharienne exclusivement aux mains de Berbères.

La répartition, l'étendue et l'âge des sites archéologiques actuellement recensés dans les bassins hydrographiques des fleuves Niger et Sénégal étayent un peu plus cette hypothèse d'un peuplement à composantes sociologiques multiples dans le sud du Sahara au début de l'époque des chars. En effet, les gisements datés du II^e millénaire av. J.-C. reportés sur une carte sont rares au sud de 16° de latitude Nord ; c'est-à-dire grosso modo au sud de la zone délimitée par les figurations les plus méridionales de chars (fig. 4). Ce qui laisse supposer que la densité de population y était faible.



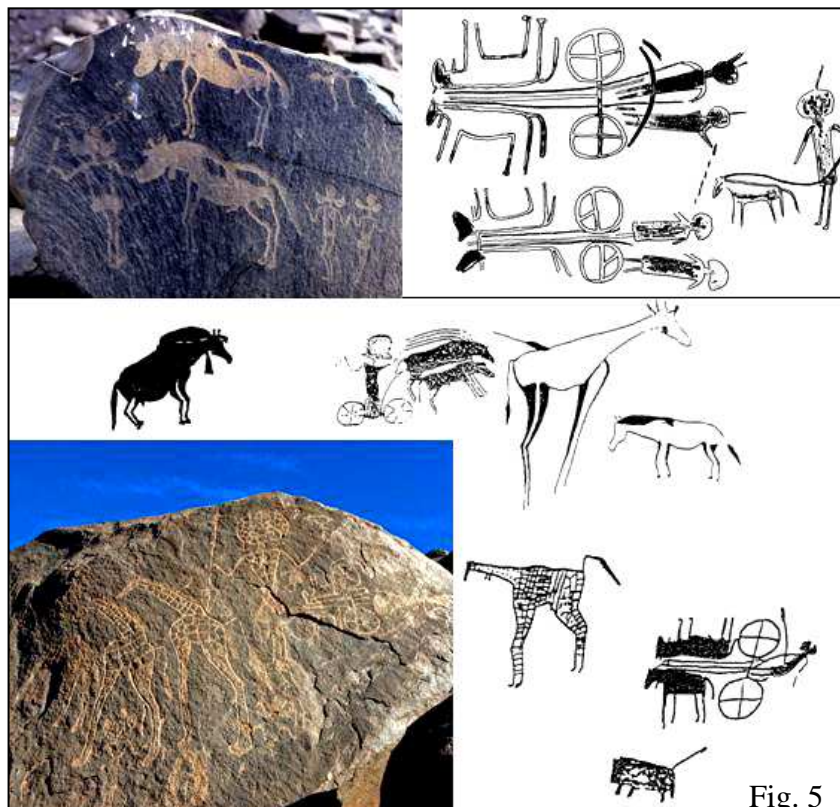
L'existence de biotopes encore trop humides et insalubres pour les hommes et leurs troupeaux pourrait en être la cause. Si tel fut le cas, les lointains représentants des communautés bien représentées aujourd'hui en Afrique de l'Ouest, ou tout au moins un certain nombre d'entre eux, devaient évoluer au II^e millénaire av. J.-C. aux latitudes de l'Adrar des Iforas et de l'Aïr. Il est difficile d'envisager dans ces conditions que ces massifs aient constitué dès cette époque les appendices méridionaux d'un vaste domaine sous hégémonie berbère. Devaient plutôt s'y côtoyer des groupes aux identités sociolinguistiques plurielles. L'archéologie ne permet pas de se prononcer sur la composition du peuplement et donc, *a fortiori*, sur la présence d'un groupe particulier qui aurait monopolisé la charrerie.

La circulation nouvelle de véhicules roulants et d'armes métalliques dans la région a dû favoriser les avancées technologiques, attiser les convoitises par le prestige à les posséder et, de fait, contribuer à accentuer les dénivelés sociaux. L'apparement architectural des sépultures monumentales sur de vastes espaces témoigne selon toute vraisemblance, à l'instar de l'art rupestre, des valeurs et des croyances qui se transmettaient et s'acquerraient à grande échelle au Cuivre ancien par-delà les clivages communautaires. L'apparition au II^e millénaire av. J.-C. d'éperons barrés et de villages ceints de murailles au sommet et sur les pentes des Dhars Tchitt et Oualata dans le Sud mauritanien (Amblard 2006) atteste d'un souci nouveau de protection, annonciateur des événements du millénaire suivant.

5.2 – Le poids grandissant des aristocraties guerrières au I^{er} millénaire av. J.-C.

L'aridité qui affecte les bassins hydrographiques du Niger et du Sénégal durant le I^{er} millénaire av. J.-C., et plus drastiquement encore le Sahara, sensible à la moindre baisse de pluviosité, conduit le peuplement à se replier progressivement vers le sud. L'étendue et la densité croissantes des sites archéologiques recensés dans la zone sahélienne comprise entre la bordure atlantique et le lac Tchad révèlent l'ampleur du phénomène. De nouvelles stratégies sont adoptées. A seulement 500 km de l'Adrar des Iforas, des agriculteurs s'installent pour la première fois durant le III^e siècle av. J.-C. sur les levées alluviales de la moyenne vallée du Niger, naturellement protégées par les eaux de l'inondation, pendant que d'autres construisent des dizaines de greniers en boudins de glaise superposés dans une grotte perchée de la falaise de Bandiagara (Bedaux 1972, Bedaux *et al.* 1978, Mc Intosh et Mc Intosh 1980). Au sud-ouest du lac Tchad, à partir du V^e siècle av. J.-C., de larges et profonds fossés creusés autour d'habitations rassemblées sur des dizaines d'hectares et peut être associés à de puissants murs de terre, attestent du même souci de protection (Magnavita *et al.* 2009). À 500 kilomètres de là, la remarquable statuaire de terre cuite de la culture Nok au centre du Nigeria dénote pour lors un art savant, sinon déjà un art de cour, de la part de groupes établis sur des hauteurs parfois protégées de remparts de pierre (Boullier *et al.* 2002/2003, Rupp *et al.* 2005). Côté Sahara, les nouveaux thèmes traités dans l'art rupestre de l'Adrar des Iforas et de l'Aïr traduisent l'affirmation

d'aristocraties guerrières. Cette évolution sociale n'est pas pour surprendre – on peut même dire qu'elle fait sens – au regard des stratégies de défense mises en œuvre plus au sud et qui viennent d'être présentées.



Penchons-nous de nouveau sur cet art rupestre. Quelques gravures du Néolithique final/Cuivre ancien sont oblitérées par des personnages aux têtes et aux corps traités de face. L'ordre inverse de superposition ne s'observe jamais. Ces figures humaines, en moyenne trois fois plus grandes que les précédentes, se comptent par centaines, et les deux tiers

sont clairement de sexe masculin (Dupuy 1998). Les coiffures, coiffes, parures et vêtements étonnent par leur diversité. La lance à large pointe métallique, souvent renforcée d'une nervure centrale, constitue l'arme de prédilection. Le thème ignoré localement jusque-là de la domination des humains sur la grande faune sauvage participe de ce tournant : çà et là, des hommes fortement sexués appliquent la pointe de leur lance sur des lions, des éléphants, des rhinocéros ou des girafes souvent miniaturisés. Des étalons, nouveaux dans le répertoire, sont représentés avec des porteurs de lance (fig. 5). Dix d'entre eux sont attelés par paire à des chars. Au-delà de ces thèmes nouveaux, l'art rupestre conserve sa trame animalière fondamentale : en effet le bestiaire reste dominé par les taurins, les autruches et les girafes (fig. 6). Plutôt que d'une rupture de la tradition ou d'une

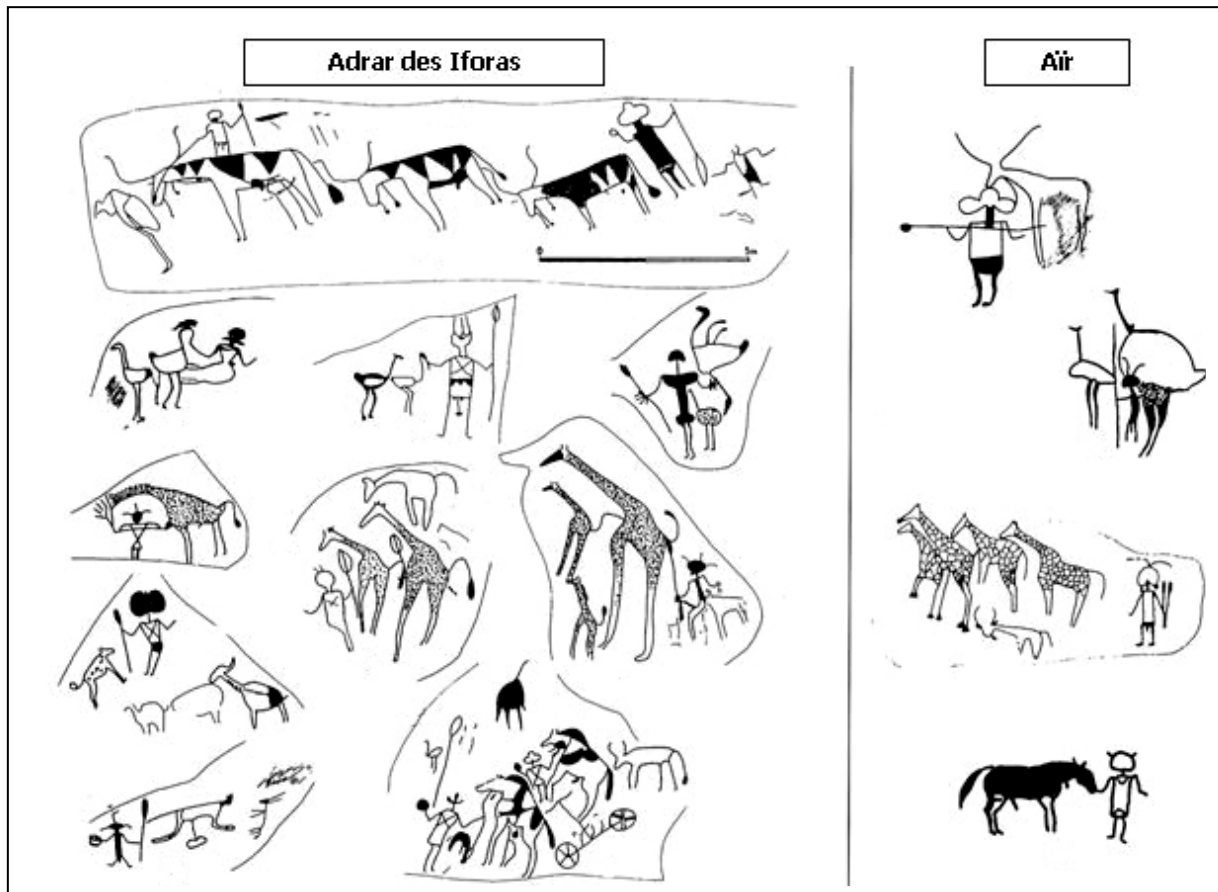


Fig. 6

scission du peuplement, cette époque des porteurs de lance me semble témoigner de l'avènement d'un pastoralisme belliqueux de la part d'éleveurs de taurins qui, face à la raréfaction des pâturages et des points d'eau, devaient affirmer leur autorité, au besoin lance en main, sur des espaces vitaux à contrôler. Outre l'usage occasionnel des armes, la stratégie du prestige participait aussi de cette volonté de domination. Y contribuaient l'art de paraître par le port de vêtements et de parures de bel effet et, plus extraordinairement, la pratique d'un exercice périlleux, sportif, acrobatique : la conduite à l'attelage de deux chevaux de front debout sur la plate-forme d'un char, toute perte d'équilibre risquant de faire perdre la face au conducteur.

Voilà qui nous éloigne de l'interprétation que donne J. P. Roset de la « culture d'Iwelen » supposée marquer l'arrivée d'une population à charrerie d'origine septentrionale. A suivre les propos de cet auteur, on devrait retrouver dans les massifs du Sahara central des figurations de guerriers comparables à celles d'Iwelen. Or, la plupart des porteurs de lance connus de ces régions s'animent dans des scènes relatant leurs combats, leurs chasses au mouflon, à l'antilope, à l'autruche à l'aide de chiens, leurs prouesses à conduire des attelages,

leur vie intime aux campements. Les épaisseurs et segments de leurs jambes sont plutôt bien rendus. Leurs pieds sont orientés dans le sens des déplacements. Aucun d'eux n'est dessiné à la manière des porteurs de lance d'Iwelen « de face et figé dans une symétrie quasi-totale », à reprendre les termes J.-P. Roset. Ceux associés à des taurins sont l'exception, alors que ce thème est gravé de manière répétitive à Iwelen et à plusieurs autres endroits dans l'Aïr. Si le comparatisme interrégional ne nous conduit pas vers le Sahara central, il nous entraîne, par contre, vers l'ouest dans l'Adrar des Iforas, où se trouvent figurés dans le « style d'Iwelen » et dans la même ambiance animalière, des centaines de porteurs de lance (Dupuy 1991 & 1998), vers son pourtour septentrional dans les Tassili ouan Ahaggar, où les figurations de guerriers sont plus rares et éparées (Hansen 2009), et vers l'est dans le Djado (Vedy 1962), dans le Tibesti (Monod 1947, Collectif 1996, Allard-Huard 2000), dans le Borkou (Collectif 1996) et dans l'Ennedi (Bailloud 1997, Jacquet 2000, Keding et *al.* 2007), où des dizaines de porteurs de lance

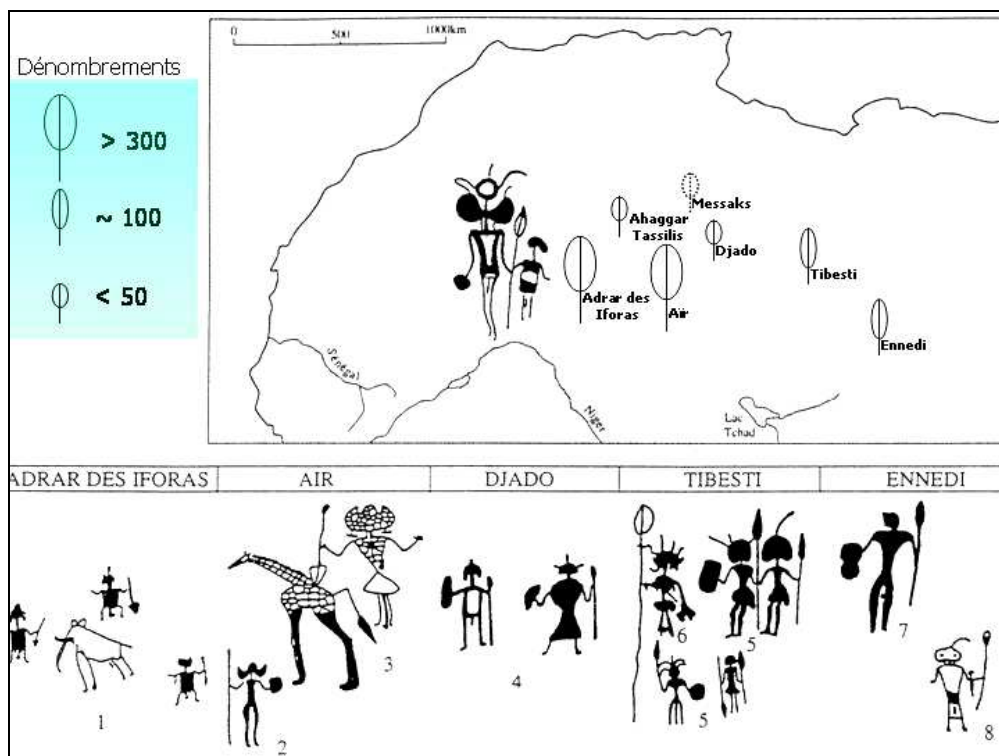


Fig. 7

ont été relevés dans les rares secteurs ayant fait l'objet de prospections méthodiques (fig. 7). Les données de l'art rupestre ne permettent donc pas d'assigner des racines septentrionales à la « culture d'Iwelen », la figuration isolée du bige présente sur le site étant en soi insuffisante pour argumenter en ce sens. Les récipients en terre cuite décorés de cannelures mis au jour dans les zones d'habitat et dans quelques tumulus à cratère laissent également perplexes à ce sujet. Aucun pot équivalent n'est connu au Sahara central. En revanche, ces pots peuvent être rapprochés de la céramique cannelée du Fer ancien du Borkou datée des derniers siècles av. J.-C. (Treinen-Claustre 1982) et de celle du I^{er} millénaire apr. J.-C. de la moyenne vallée du Niger (Mc Intosh 1980 & 1994, Park 2010) ; une région où des potières non berbérophones décoraient aujourd'hui quelques récipients de cannelures en association avec d'autres motifs (Gallay et *al.* 1996). Quant à la tradition d'inhumation sous tumulus à cratère prise à Iwelen au cours des deux derniers millénaires av. J.-C., il est difficile d'y voir l'expression d'une culture particulière compte tenu de son extension géographique considérable, et ce, d'autant que l'archéologie funéraire appliquée à cette famille de monuments en est encore au stade des balbutiements (Amblard 2006, Dupuy et *al.* 2006, Raimbault 2006, Paris 1996).

En l'état des connaissances, les figurations de porteurs de lance de l'Adrar des Iforas et de l'Aïr traduisent probablement l'affirmation d'une société aristocratique au I^{er}

millénaire av. J.-C., à un moment où les témoignages d'insécurité se multiplient dans la vallée du Niger et le bassin hydrographique du lac Tchad. A la thèse migratoire de « guerriers libyens » conquérants soutenue par H. Lhote, à celle d'un front pionnier berbérophone avancée par G. Camps, aux vagues successives de groupes berbères issus de régions septentrionales envisagées par J.-P. Roset., se substitue donc l'idée d'une évolution sociale marquée par le poids grandissant des guerriers au sein des communautés ouest-africaines.

Les auteurs des centaines de porteurs de lance et des cinq biges de l'Adrar des Iforas et de l'Aïr ne s'exprimaient plus sur les rochers lorsque se remirent à les graver, à partir des IV^e-V^e siècles apr. J.-C., des guerriers privilégiant comme montures le cheval et le dromadaire. Un seuil écologique lié à l'aridité aurait-il été atteint autour des débuts de l'ère chrétienne au point de contraindre les éleveurs de taurins à quitter leurs terrains de parcours ancestraux pour des contrées méridionales favorables à la perpétuation de leur mode de vie ? Cette idée de repli est étayée indirectement par la survivance au Sahel de traditions illustrées par les gravures rupestres de l'Adrar des Iforas et de l'Aïr de l'époque des chars : valorisation de la lance, primauté sociale donnée aux taurins, port de pendeloques sous-jugulaires par ces animaux, décoration de leurs robes, entaille de leurs oreilles pour marquer la propriété et éloigner les maladies (Dupuy 1992)... Elle l'est aussi par les nouveaux thèmes développés dans l'art rupestre du Sahara, thèmes qui semblent bien témoigner de la mise en place d'un peuplement d'origine septentrionale.

5.3 – La mise en place d'un peuplement berbère à partir des IV^e-V^e siècles apr. J.-C.

La plupart des gravures de l'époque du dromadaire apparaissent bien en vue des vallées, souvent à proximité immédiate de puits ou de pistes. Rares sont celles réalisées dans les lieux qu'avaient coutume de fréquenter les graveurs de l'époque des chars. A ces endroits, les superpositions sont fréquentes et révélatrices de l'avènement d'une nouvelle tradition d'art rupestre (fig. 8).



Fig. 8a



Fig. 8b



Fig. 8c

Les animaux préférés des graveurs sont désormais les chevaux et les dromadaires, montures de prestige de l'aristocratie touarègue, non plus les taurins, les autruches et les girafes (fig.9).



Fig. 9a



Fig. 9b



Fig. 9c

Une animation jusque-là inconnue se dégage des compositions animalières. Divers artifices exclusifs ou conjugués y contribuent : l'ordonnancement en un ou plusieurs niveaux des animaux, leur orientation dans le même sens de déplacement, le respect du rapport des tailles entre espèces associées. Se trouvent ainsi relatées des courses de chevaux et de dromadaires, des chasses à courre à l'antilope, à la gazelle, à l'autruche, plus rarement à la girafe. Les personnages traités en groupe ou isolément dans ce contexte animalier sont représentés debout, têtes et corps de face, à la manière des porteurs de lance de l'époque des chars (fig. 10).

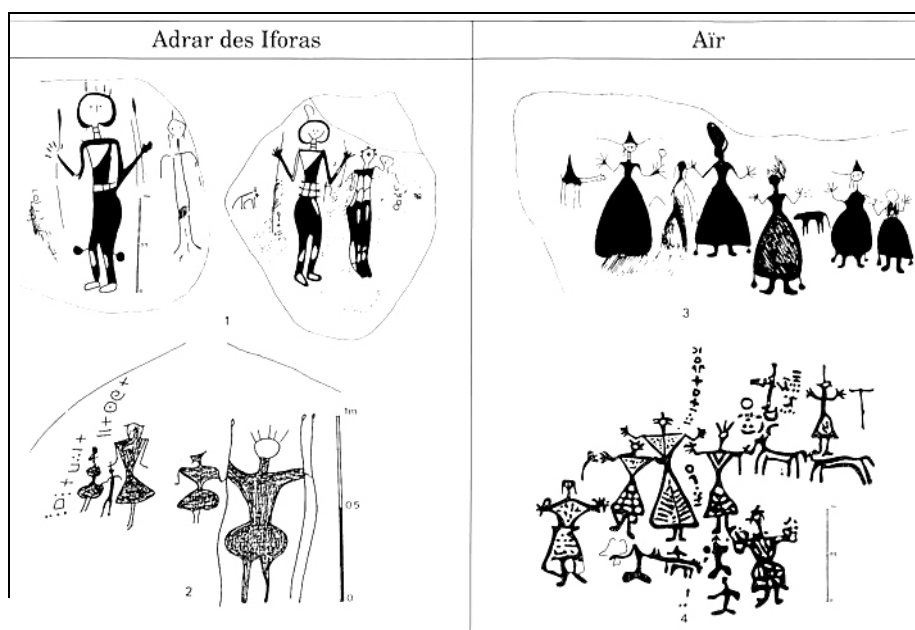


Fig. 10

Cette parenté de style a conduit nombre d'analystes à réunir ces gravures dans un même ensemble baptisé « étage, école, style ou période des guerriers libyens ». Or, tant les vêtements, les parures et l'armement que les thèmes animaliers associés engagent à les ranger dans deux familles distinctes. Pantalons bouffants, robes amples, longues tuniques étranglées à la taille, parfois décorés de motifs géométriques, d'épaulettes, de pompons et/ou de grelots se substituent aux tuniques courtes à mi-longues, quadrangulaires, légèrement évasées ou bitriangulaires des porteurs de lance. Les coiffes et coiffures se font plus variées et plus exubérantes. L'armement consiste en plusieurs javelots parfois complétés d'un poignard de bras et d'un petit bouclier rond, et non plus d'une seule lance souvent équipée d'une large pointe. Aucun porteur de javelots ne touche ni de guide des taurins, ni même ne menace des animaux sauvages. Maints d'entre eux tiennent en bride un cheval miniaturisé dont l'allure élancée contraste avec l'apparence lourde des équidés de l'époque des chars (fig. 11). Des écritures libyco-berbères disposées en lignes horizontales ou verticales s'intègrent dans ce contexte. A l'art rupestre de l'époque des chars succède donc sans liaison thématique et selon des dispositifs rupestres différents une scénographie en relation avec des coutumes propres aux Touaregs. Aussi est-il logique d'attribuer ces expressions à leurs ancêtres, d'autant que des manifestations rupestres comparables à celles de l'Adrar des Iforas et de l'Aïr se retrouvent dans une aire géographique qui recouvre le domaine touareg, à l'exception de sa frange méridionale confinante à la zone des cultures sous pluies de mousson investie tardivement par des groupes touaregs (fig. 12).

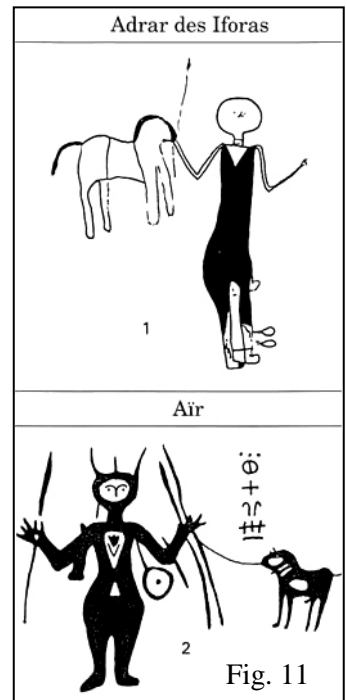


Fig. 11

L'écriture, le port de javelots et la chasse à courre sont trois traditions apparues en Afrique du Nord au cours du 1^{er} millénaire av. J.-C. Des stèles découvertes dans des tumulus à chapelle de la région de Djorf Torba (piémont méridional de l'Atlas sud-oranais d'Algérie) montrent des hommes armés de plusieurs javelots dans des attitudes identiques à celles des guerriers de l'Adrar des Iforas et de l'Aïr.

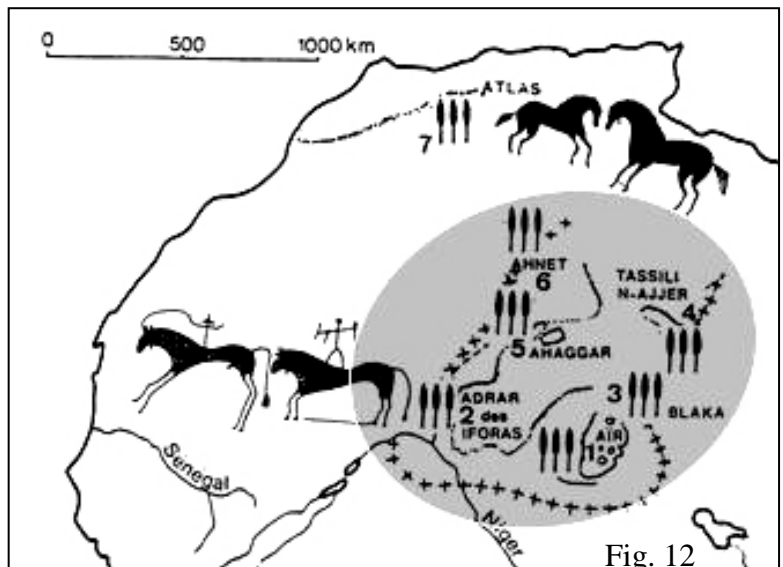


Fig. 12

Les décors géométriques de certaines stèles et la figuration de croix latines ont conduit G. Camps (1995) à les considérer comme contemporaines des derniers siècles de l'occupation romaine, époque où le dressage du dromadaire comme méhari se généralisa dans le Sahara du Nord. Ainsi, à partir des IV^e et V^e siècles apr. J.-C., des cavaliers et des méharistes berbères se sont rendus maîtres de territoires sahariens de plus en plus méridionaux dont ils ont orné les rochers d'éléments propres à leurs manières de vivre, aujourd'hui encore spécifiques aux Touaregs.

La mise en place de ces groupes berbères, fortement suggérée par l'art rupestre, est documentée par les fouilles. Trois tombes étudiées dans l'Aïr et ses environs par François Paris (1996) ont livré un matériel de facture manifestement berbère. La première est un tumulus à cratère édifié sur une plate-forme gravillonnée, tumulus sous lequel était inhumée une femme parée d'un anneau en bronze à chaque cheville et d'un bracelet en corne à chaque bras, coiffée d'un voile de coton et vêtue d'une tunique en laine dont les motifs et la technique de tissage

témoignent d'une influence, sinon d'une origine, septentrionale. Les datations donnent pour cette sépulture un âge moyen compris entre 780 et 945 apr. J.-C. La seconde est une bazina à alignement datée sur fragments osseux de 890 à 1025 apr. J.-C. Un petit bol en terre cuite à fond conique et à embase plate, pourvu d'une oreille en partie haute, était placé dans la chambre funéraire. Son décor d'incisions parallèles croisées en losanges évoque les motifs rectilinéaires de la poterie berbère de l'Afrique du Nord protohistorique et historique. La troisième tombe, de même architecture que la seconde, est sensiblement contemporaine des deux précédentes par le bol en terre cuite entièrement décoré de triangles incisés et muni de deux anses latérales raccordées à une embase creuse retrouvé dans la chambre funéraire : par sa forme et son décor géométrique, ce vase s'apparente aux poteries retrouvées dans des tombeaux datés du IV^e siècle apr. J.-C. situés plus au nord, à Abalessa dans l'Ahaggar et à Germa au Fezzan méridional (Camps 1974). Des poteries peintes de motifs géométriques ont été exhumées sur différents sites de la moyenne vallée du Niger datés des V^e-IX^e siècles apr. J.-C. Le gisement archéologique de Djenne-Jeno a livré, en outre, deux perles en verre d'époque romaine (Mc Intosh 1994). Un peu plus au sud, à Kissi (nord-est du Burkina-Faso), les fouilles de sépultures datées de cette même époque ont mis au jour des bijoux en laiton, des poignards, des épées, des tissus et des perles en verre témoignant aussi d'influences nord-africaines et d'échanges avec le monde berbère (Magnavita 2009). La transformation des mythes et des croyances anté-islamiques consécutive à l'adoption de la religion musulmane a conduit les Touaregs à abandonner leur tradition d'art rupestre dans le courant du II^e millénaire apr. J.-C.

Conclusion

Dès la fin du XIX^e siècle, les expressions rupestres de l'Adrar des Iforas et de l'Aïr ont été rattachées à un même horizon culturel dans lequel sont venues s'intégrer les figurations de chars découvertes à partir des années 1930. Ces véhicules et les guerriers porteurs de lances ou de javelots figurés dans ces massifs ont constitué et constituent encore pour nombre d'auteurs les témoins d'une omniprésence berbère à partir du II^e millénaire av. J.-C. Or, il ressort de nos observations que ces gravures relèvent de trois séquences figuratives distinctes, seule la dernière séquence témoignant de l'affirmation d'une culture berbère. Les premières figurations de chars se rattachent au II^e millénaire av. J.-C. Aucun dessin de guerrier ne leur est associé. A cette époque, l'Adrar des Iforas et l'Aïr font partie intégrante de la zone de l'Afrique de l'Ouest la plus méridionale propice à l'occupation humaine. Les premiers chars en circulation à ces latitudes constituent alors l'un des termes des échanges qui rapprochent les peuples du Sahara par-delà la multiplicité de leurs appartenances culturelles. Aucune donnée archéologique n'assoit la thèse de Berbères monopolisant la charrerie saharienne. L'aridité s'accroît au cours du I^{er} millénaire av. J.-C. Une partie du peuplement glisse vers le sud. L'insécurité règne çà et là au Sahel, où sont adoptées diverses stratégies de défense. Les centaines de figurations de porteurs de lance en plan frontal réalisées dans l'Adrar des Iforas et dans l'Aïr, et plus à l'est dans les massifs tchadiens, témoignent de l'affirmation d'aristocraties guerrières au sein de communautés d'éleveurs de taurins. La conduite à l'attelage de deux chevaux de front – animaux exotiques introduits dans ce contexte – ajoute du prestige au prestige des notables du moment maîtrisant cet exercice combien périlleux. L'aridité culmine aux alentours des débuts de l'ère chrétienne. Contraints de se replier vers le sud, les éleveurs de taurins libèrent des espaces que vont investir des pasteurs mieux préparés aux conditions de vie en zone aride, car issus de régions septentrionales déjà en partie acquises au désert. Ces nouveaux venus, placés sous la protection de nomades chameliers, expriment sur les rochers de l'Adrar des Iforas et de l'Aïr des préoccupations en relation avec les traditions touarègues. Les parois rocheuses qui s'ornent sous les percussions de leurs outils à graver deviennent autant de jalons délimitant pour lors un espace berbère particulier : le domaine touareg.

Légendes des figures

Fig. 1 – Adrar des Iforas. Char à timon unique figuré à côté de deux objets coudés. Des objets coudés comparables sont brandis à bout de bras par des personnages de petite taille. En bas à droite : spirale développée en méandre réalisée dans l'Adrar des Iforas à l'époque des chars, de facture semblable à celle dépeinte plus au nord dans la Tassili-n-Ajjer (se reporter à la fig. 3).

Fig. 2 – Exemples de chars à plate-forme rectangulaire laissée nue.

Peintures : 1 - Oued Imirhou, Tassili-n-Ajjer (Kunz 1982) ; 2 - Site de Tabarakkat, Tassili-n-Ajjer (Orloff 1982) ; 3 - Abri de Ti-n-Hanakaten, Tassili-n-Ajjer (Aumassip 1982) ; 4 - Oued Beridj ou Oued Wan Tabarakat, Tadrart algérienne (Muzzolini et *al.* 1995, Striedter et Tauveron 1996).

Gravures : 5 - Wâdi Ti-n-Iblal, Messak (Gauthier et Gauthier 1998-99) ; 6 - Oued Lar'ar, Atlas sud oranais (Lhote 1961-62) ; 7 - Azib n'Ikkis, Massif du Yagour, Haut Atlas (Malhomme 1959, 1961 ; Rodrigue 1999) ; 8 et 9 - Aouineght, Zemmour mauritanien (Monod et Cauneille 1951) ; 10 - Ikhf N'ouaroun, Sud marocain (Wolff 1976) ; 11 - Adarmolen, vallée de Taghlit, Adrar des Iforas (Dupuy 2006) ; 12 - Gouret, Aïr (Lhote 1982).

Fig. 3 – Composition peinte sous l'abri de Weiresen montrant, entre autres motifs, deux chars attelés à des chevaux traités dans le style du « galop volant » associés à une spirale développée en méandre de facture semblable à celle gravée plus au sud dans l'Adrar des Iforas (se reporter à la fig. 1). Longueur totale de la scène : 160 cm (relevé à l'encre de J. Kunz 1982).

Fig. 4 – La station d'art rupestre la plus méridionale comprenant des représentations gravées de chars se situe au voisinage immédiat du Niger à Tondja au sud-ouest du lac Télé, une dizaine de kilomètre à l'Ouest de Goundam (Mourgues 1934, Trost 1997). Si l'aire de répartition des chars traduit la présence d'un peuplement berbère inchangé dans ses frontières depuis l'époque des chars, où situer les ancêtres des communautés sociolinguistiques autres que berbères en Afrique de l'Ouest au II^e millénaire av. J.-C. compte tenu de la répartition des gisements archéologiques de cette époque ?

Fig. 5 – Les premières représentations gravées de chevaux dans l'Adrar des Iforas (en haut à gauche, station d'Issamadanen) et dans l'Aïr (en haut et en bas à droite, station de Tagueï d'après A. Muzzolini 1988 ; dans le registre médian à gauche, station de Tagueï d'après J. P. Roset 1971 ; dans le registre médian à droite, station d'Emouroudou d'après J. P. Roset 2007 ; en bas à gauche, station d'Iwelen). Les autres sujets connus sont reproduits sur la figure 6.

Fig. 6 – Animaux associés sur des parois communes à des porteurs de lance. Les lieux de réalisation de chaque composition sont précisés dans C. Dupuy 1998, p. 33.

Fig. 7 – Répartition géographique des porteurs de lance apparaissant dans des contextes animaliers riches en représentations schématiques de taurins. Les lieux de réalisation des gravures reproduites à l'encre sont précisés dans C. Dupuy 1998, p. 43.

Fig. 8 – Compositions de l'époque des chars recouvertes par des gravures de l'époque du dromadaire. Adrar des Iforas, station d'Issamadanen en 8a ; Aïr, station de Tezirzaït en 8b et 8c.

Fig. 9 – Compositions animalières de l'époque du dromadaire à comparer avec celles de l'époque des chars reproduites sur la figure 6. Adrar des Iforas, station de Deladjou en 9a et d'Imeden en 9b ; Aïr, station de Tezirzaït en 9c.

Fig. 10 – Personnages de l'époque du dromadaire à comparer à ceux de l'époque des chars réunis sur les figures 5, 6 et 7. En 1 : Tamaradant ; 2 : Enguenhat ; 3 : Teloues ; 4 : Eknaouen.

Fig. 11 – Guerriers porteurs d'habits bien couvrants liés à des chevaux miniaturisés. 1 : Tamaradant. 2 : Tamokrine (d'après H. Lhote 1987, p. 57). Comparer l'allure de ces chevaux à ceux reproduits sur les figures 5 et 6.

Fig. 12 – Répartition géographique des représentations peintes et gravées de guerriers armés de plusieurs javelots recouvrant la majeure partie du domaine touareg (++++), laquelle est identique à celle des chevaux du style levretté. En partie basse de la carte, chevaux gravés à Deladjou (Adrar des Iforas) ; dans la partie haute, chevaux peints sur une stèle funéraire de Djorf Torba (Atlas sud oranais).

Références bibliographiques

ALLARD-HUARD L., 2000 – *Nil-Sahara, dialogues rupestres. II – L'homme innovateur*. Divajeu : édit. par l'auteur, 431 p.

AMBLARD S., 2006 – *Communautés villageoises néolithiques des Dhars Tichitt et Oualata (Mauritanie)*. Oxford : BAR International Series 1546, 351 p.

AUMASSIP G., 1982 – Le char peint de Ti-n-Hanakaten. In : *Les chars préhistoriques du Sahara. Archéologie et technique d'attelage*. G. Camps et M. Gast (Ed.), Aix-en-Provence, Université de Provence : 117-118

BAILLOUD G., 1997 - *Art rupestre en Ennedi*. Paris : Edit. Sépia, 154 p.

BARY E. de, 1898 – *Journal de voyage*. Trad. de l'allemand par Schirmer. Paris : Fischbacher

BATES O., 1914 – *The Eastern Libyans. An essay*. Plymouth et Londres : Cass, 298 p.

BEDAUX R.M.A., 1972 – Tellem, reconnaissance archéologique d'une culture de l'Ouest africain au Moyen-Age : recherches architectoniques. *Journal de la Société des Africanistes*, 42 : 103-185

BEDAUX R.M.A., CONSTANDSE-WESTERMANN T.S., HACQUEBORD L., LANGE A.G. et VAN DER WAALS J.D., 1978 – Recherches archéologiques dans le delta intérieur du Niger (Mali). *Palaeohistoria*, 20 : 91-220

BOULLIER C., PERSON A., SALIEGE J.-F. et POLET J., 2002/2003 – Bilan chronologique de la culture Nok et nouvelles datations sur des sculptures. *Afrique, Archéologie et Art*, 2 : 9-28

BREUIL H. (Abbé), 1952 – *Les roches peintes du Tassili-n-Ajjer. D'après les relevés du colonel Brenans, avec la collaboration d'H. Lhote*. Paris : Art et Métiers graphiques, 159 p.

- CAMPS G., 1974 – L'âge du tombeau de Tin Hinan, ancêtre des Touaregs du Hoggar. *Zephyrus*, XXV : 497-516
- CAMPS G., 1988 – Espaces berbères. *RMMM*, 48-49, n° 2-3 : 38-60
- CAMPS G., 1995 – Djorf Torba. *Encyclopédie berbère*, XVI : 2477-2488
- CHUDEAU R., 1907 – Quelques renseignements ethnographiques sur le Sahara et le Soudan. *Bulletin et Mémoires de la Société ethnologique de Paris* : 138-144
- Collectif, 1996 – *Arte rupestre nel Ciad*. Segrate (Milan) : Pyramids, 125 p.
- CORTIER Lt. M., 1908 – *D'une rive à l'autre du Sahara (Mission Arnaud-Cortier, 1907)*. Paris : Larose
- DEMOULIN F. (Lt.), 1926 – Gravures et inscriptions rupestres sahariennes. *La Nature*, n° 2726 : 1-8
- DUPUY C., 1991 – *Les gravures rupestres de l'Adrar des Iforas (Mali) dans le contexte de l'art saharien : une contribution à l'histoire du peuplement pastoral en Afrique septentrionale du Néolithique à nos jours*. Aix-en-Provence : Université de Provence, Thèse de l'Université, 2 tomes, 404 p.
- DUPUY C., 1992 – Trois mille ans d'histoire pastorale au sud du Sahara. *Préhistoire et Anthropologie méditerranéennes*, 1 : 105-126
- DUPUY C., 1994 – Signes gravés au Sahara en contexte animalier et les débuts de la métallurgie ouest-africaine. *Préhistoire et Anthropologie méditerranéennes*, 3 : 103-124
- DUPUY C., 1995 – Bovins montés et chevaux, puis chevaux montés dans l'art rupestre de l'Adrar des Iforas (Mali). In : *Cavaliers d'Afrique : iconographie et symbolisme*. Milan : Edit. Centro Studi Archeologia Africana, 105-126
- DUPUY C., 1998 – Réflexions sur l'identité des guerriers représentés dans les gravures de l'Adrar des Iforas et de l'Aïr. *Sahara*, 10 : 31-54
- DUPUY C., 2006 – L'Adrar des Iforas à l'époque des chars : art, religion, rapports sociaux et relations à grande distance. *Sahara*, 17 : 29-50
- DUPUY C., 2010 – Une gravure rupestre dans l'Adrar des Iforas (Mali) identique aux «roses camuniennes» du Val Camonica (Italie)... *Cahiers de l'AARS*, 14 : 117-126
- DUPUY C., SALIEGE J. F., TAVIER M., 2006 – Trois inhumations sous tumulus pierrier à Dialaka (Ouest malien, bassin supérieur du Sénégal). In : C. Descamps et A. Camara, *Senegalia. Etudes sur le patrimoine ouest-africain. Hommage à Guy Thilmans*. Paris : SEPIA Editions, 239-249
- FOUREAU F., 1902 – *D'Alger au Congo par le Tchad*. Paris : Masson, 830 p.
- FOUREAU F., 1905 – *Documents scientifiques de la mission saharienne (Mission Foureau-Lamy)*. Paris : Masson

GALLAY A., HUYSECOM E., MAYOR A., CEUNINCK C. de, 1996 – *Hier et aujourd'hui: des poteries et des femmes. Céramiques traditionnelles du Mali*. Genève : document du Département d'anthropologie et d'écologie, n°22, 142 p.

GAUTHIER Y., GAUTHIER C., 1998-99 – Figurations de chars du Fezzan. *Préhistoire et Anthropologie méditerranéennes*, 7-8 : 135-149

GAUTHIER Y., GAUTHIER C., 2003 – Remarques sur le « guerrier libyen ». *Cahiers de l'AARS*, 8 : 69-86

GAUTHIER Y., GAUTHIER C., 2008 – Monuments en trou de serrure, monuments à alignement, monuments en « V » et croissants : contribution à l'étude des populations sahariennes. *Cahiers de l'AARS*, 12 : 105-124

GAUTIER E. F., 1908 – *Sahara algérien*. Paris : Colin

GAUTIER E. F., 1937 – *Le passé de l'Afrique du Nord. Les siècles obscurs*. Paris : Payot, 457 p.

GRAZIOSI P., 1934 – Recherches préhistoriques au Fezzan et dans la Tripolitaine du Nord. *L'Anthropologie*, 44 : p. 33

GREBENART D., 1988 – *Les premiers métallurgistes en Afrique occidentale*. Paris : Editions errance, 290 p.

HALLIER U., HALLIER B., 2001 – Neue Felsbilder im oued In Djerane und im Nord Tibesti. *Stone Watch magazin*, 6 : 31-47

HANSEN J. W., 2009 – *Tassili. Art rupestre dans les Tassilis de l'ouest et du sud algérien*. Paris : Somogy éditions d'art, 566 p. + CD-ROM

JACQUET G., 2000 – Piste oubliée en Haut-Ennedi (Tchad). *Sahara*, 12 : 141-149

KEDING B., LENSSEN-ERZ T., PASTOORS A., 2007 – Pictures and Pots from Pastoralists. Investigations into the Prehistory of the Ennedi Highlands in NE Chad. *Sahara*, 18 : 23-46

KUNZ J., 1982 – Contribution à l'étude des chars rupestres du Tassili-N-Ajjer occidental. In: *Les chars préhistoriques du Sahara. Archéologie et technique d'attelage*. G. Camps et M. Gast (Ed.), Aix-en-Provence, Université de Provence : 81-97

LAJOUX J. D., 1962 – *Les Merveilles du Tassili n'Ajjer*. Paris : Edit. du Chêne, 197 p.

LHOTE H., 1949 - Investigaciones arqueologicas en el Sahara central y centro-meridional. Madrid, *Cuadern. de Hist. Primitiva*, 5-103

LHOTE H., 1952 – Les Libyens, hommes du javelot et du char. Leur jupe ou tunique bitriangulaire. In : BREUIL H. (Abbé), *Les roches peintes du Tassili-n-Ajjer. D'après les relevés du colonel Brenans*. Chapitre III G, Arts et Métiers graphiques : 84-86

LHOTE H., 1953 – Le cheval et le chameau dans les peintures et les gravures rupestres du Sahara. *BIFAN* (B), XV, n°3 : 1138-1228

LHOTE H., 1961-62 - La station de chars gravés de l'oued Lar'ar (Sud oranais). *Libyca*, IX-X : 131-169

LHOTE H., 1975, 1976 - *Les gravures rupestres de l'oued Djerat*. Paris : Arts et Métiers graphiques, Mémoire du CRAPE, 830 p.

LHOTE H., 1982 - *Les chars rupestres sahariens ; des Syrtes au Niger par le pays des Garamantes et des Atlantes*. Toulouse : Edit. des Hespérides, 272 p.

LHOTE H., 1987 – *Les gravures du pourtour occidental et du centre de l'Aïr*. Paris : Edit. Recherches sur les civilisations, Mém. n°70, 281 p.

MAGNAVITA S., 2009 – Sahelian Crossroads : Some Aspects on the Iron Age Sites of Kissi, Burkina Faso. In : S. MAGNAVITA, L. KOTE, P. BREUNIG & O. A. IDE (éds), *Crossroads. Cultural and technological developments in first millenium BC/AD West Africa*. Journal of African Archaeology Monograph Series, 2 : 79-104

MAGNAVITA S., KOTE L., BREUNIG P., IDE O. A. (Edit.), 2009, *Crossroads / Carrefour Sahel. Cultural and technological developments in first millenium BC/AD West Africa*. Africa Magna Verlag : Journal of African Archaeology Monograph Series, Vol. 2, 264 p.

MALHOMME J., 1959, 1961 - *Corpus des gravures rupestres du Grand Atlas*. Rabat : Service des Antiquités du Maroc, fasc. 13 et 14, 156 p. et 164 p.

MC INTOSH S.K. (éd.), 1994. *Excavations at Jenné-Jeno, Hambarketolo and Kaniana (Inland Niger Delta, Mali), the 1981 Season*. Berkeley and Los Angeles : University of California Press, 20, 605 p.

MC INTOSH S.K. et MC INTOSH R.J., 1980. *Prehistoric investigations in the Region of Jenne, Mali : a study in the developpment of Urbanism in the Sahel*. Oxford : Cambridge Monographs in African Archaeology 2, BAR International Series 89, 541p.

MEUNIE J., ALLAIN C., 1956 – Quelques gravures et monuments funéraires de l'extrême sud-est marocain. *Hesperis*, 43 : 51-81

MONOD T., 1947 – Sur quelques gravures rupestres de la région d'Aozou (Tibesti). *Riv. di Sci. Preist.*, II, 1 : 30-47

MONOD T. et CAUNEILLE Cap., 1951 – Nouvelles figurations de chars au Sahara occidental. *BIFAN*, XIII, n°1 : 181-197

MOURGUES G., 1934 – Gravures rupestres chez les Touaregs nigériens. *Bulletin du Comité de l'Afrique française*, Suppl. Renseignements coloniaux, 8 : 145-148

MUZZOLINI A., 1988 – Figurations rupestres de chars avec attelage de part et d'autre du Ténéré (Arkana et oued Taguei, Niger). L'extension des « Libyco-berbères » au Djado. *Sahara*, 1 : 99-101

- MUZZOLINI A., 1995 – *Les images rupestres du Sahara*. Toulouse : Ouvrage édité par l'auteur, 447 p.
- MUZZOLINI A., FRIQUET J.-C., LELIEVRE D., 1982 – Un char au «galop volant» dans l'Oued Beridj (Tadrart algérienne). *Sahara*, 7 : 101
- ORLOFF N., 1982 – Une frise de neuf chars sur la paroi d'un abri du Tassili n'Ajjer. In : *Les chars préhistoriques du Sahara. Archéologie et technique d'attelage*. G. Camps et M. Gast (Ed.), Aix-en-Provence, Université de Provence : 99-115
- PARIS F., 1990 – Les sépultures monumentales d'Iwelen (Niger). *Journal des Africanistes*, 60, n° 1 : 44-74
- PARIS F., 1996. *Les sépultures du Sahara nigérien du Néolithique à l'islamisation*. Paris : Orstom Editions, collection Etudes et thèses, 2 tomes, 621p.
- PARIS F., PERSON A., QUECHON G., 1992 – Les débuts de la métallurgie au Niger septentrional (Aïr, Azawagh, Ighazer, Termit). *Journal des Africanistes*, 62, n° 2 : 55-68
- PARK D. P., 2010 – Prehistoric Timbuctu and its hinterland. *Antiquity*, n° 84 : 1076-1088
- PELLICER M., ACOSTA P., 1972 – Aportaciones al estudio de los grabados rupestres del Sahara español. *Tabona*, 1 : 1-26
- PERRET R. 1936 - Recherches archéologiques et ethnographiques au Tassili des Ajers (Sahara central). Les gravures rupestres de l'Oued Djaret, la population et les ruines d'Herir. *Journal de la Société des Africanistes*, 6 : 41-64.
- RAIMBAULT M., 2006 – La nécropole de Ntondomo à Diarrabougou (cercle de Koulikoro, Mali). In : C. Descamps et A. Camara, *Senegalia. Etudes sur le patrimoine ouest-africain. Hommage à Guy Thilmans*. Paris : SEPIA Editions : 250-262
- REYGASSE M., 1935 – Gravures et peintures rupestres du Tassili des Ajers. *L'Anthropologie*, 45 : 533-571
- RODD F., 1928 – Une mission anglaise en Aïr. *Bull. Com. Et. Hist. et Sc. A.O.F.* : 695-707
- RODRIGUE A., 1999 - *L'art rupestre du Haut Atlas marocain*. Paris : Editions L'Harmattan, 420 p.
- RODRIGUE A., GAUTIER Y., 2009 – La station de chars de Boulakouass (Maroc). *Bulletin de la Société d'études et de recherches préhistoriques des Eyzies*, 58 : 93-100
- ROSET J.-P., 1971 – Nouvelles stations rupestres situées dans l'est de l'Aïr (massif du Takolokouset). 7^e Congrès Panafricain de Préhistoire et d'Etude du Quaternaire, Addis-Abeba : 8 p.
- ROSET J.-P., 2007 – La culture d'Iwelen et les débuts de la métallurgie du cuivre dans l'Aïr, au Niger. In : *Le Chalcolithique et la construction des inégalités*. Jean Guilaine (dir.). Paris : édit. Errance, 107-136

ROSSI L., 2000 – Siti d'arte rupestre lungo il Mourdi e il versante orientale dell'Ennedi (Ciad). *Sahara*, 12 : 150-153

RUPP N., AMEJE J. et BREUNIG P., 2005 – New Studies on the Nok Culture of Central Nigeria. *Journal of African Archaeology*, 3, 2 : 283-290

STAEWEN C. et STRIEDTER K. H., 1987 – *Gonoa*. Wiesbaden : Franz Steiner Verlag, Studien zur Kulturkunde, n° 82, 324 p.

STRIEDTER K. H., TAUVERON M., 1996 – Un char peint de Wam Tabarakat (Tadrart, Algérie). In : *La Préhistoire de l'Afrique de l'Ouest. Nouvelles données sur la période récente*. Paris : Ed. Sépia : 61-68

TREINEN-CLAUSTRE F., 1982 – *Sahara et Sahel à l'Âge du Fer*. Paris : Mémoire de la Société des Africanistes, 214 p.

TROST F., 1997 – Gravures et peintures rupestres de Tonja (Mali). *Sahara*, 9 : 51-62

VERNET R., 1993 – Le site rupestre d'El Rhallaouiya (Adrar de Mauritanie). *Dossiers et Recherches sur l'Afrique*, 1 : 125-142

ZELTNER F. de, 1916 – Les gravures rupestres de l'Aïr. *Bulletin de la Société d'Anthropologie de Paris* : 171-184

ZIMMERMANN K., 2008 – « Lebou/Libou », « Libye (antique) », « Libyens ». *Encyclopédie berbère*, XXVIII-XXIX : 4361-4363, 4375-4389

WOLFF R., 1976 - Chars schématiques de l'oued Eç Cayyad. *Bulletin d'Archéologie marocaine*, X : 53-69